

Excuse à Ariste

Ce n'est donc pas assez ; et de la part des muses,

Ariste, c'est en vers qu'il vous faut des excuses ;

Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon :

Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanson ;

Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'explique

Sur les fantasques airs d'un rêveur de musique,

Et que, pour donner lieu de paraître à sa voix,

De sa bizarre quinte il se fasse des lois ;

Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées,

Sur chaque tremblement ses syllabes comptées,

Et qu'une froide pointe à la fin d'un couplet

En dépit de Phébus donne à l'art un soufflet :

Enfin cette prison déplaît à son génie ;

Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;

Il ne se leurre point d'animer de beaux chants,

Et veut pour se produire avoir la clef des champs.

C'est lors qu'il court d'haleine, et qu'en pleine carrière,

Quittant souvent la terre en quittant la barrière,

Puis, d'un vol élevé se cachant dans les cieux,

Il rit du désespoir de tous ses envieux.

Ce trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue ;

Mais faut-il s'étonner d'un poète qui se loue ?

Le Parnasse, autrefois dans la France adoré,

Faisait pour ses mignons un autre âge doré :

Notre fortune enflait du prix de nos caprices,

Et c'était une banque à de bons bénéfices :

Mais elle est épuisée, et les vers à présent

Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;

Chacun s'en donne à l'aise, et souvent se dispense

A prendre par ses mains toute sa récompense.

Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous ;

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?

Et puis la mode en est, et la cour l'autorise.

Nous parlons de nous-mêmes avec toute franchise ;

La fausse humilité ne met plus en crédit.

Je sais ce que je vauds, et crois ce qu'on m'en dit.

Pour me faire admirer je ne fais point de ligue ;

J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;

Et mon ambition, pour faire plus de bruit,

Ne les va point quêter de réduit en réduit ;

Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;

Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre :

Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,

J'arrache quelquefois leurs applaudissements ;

Là, content du succès que le mérite donne,

*Par d'illustres avis je n'éblouis personne ;
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans :
Par leur seule beauté ma plume est estimée :
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ;
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.*

*Mais insensiblement je baille ici le change,
Et mon esprit s'égare en sa propre louange ;
Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser,
Et me vante moi-même, au lieu de m'excuser.*

*Revenons aux chansons que l'amitié demande :
J'ai brûlé fort longtemps d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.*

Mon bonheur commença quand mon âme fut prise.

Je gagnais de la gloire en perdant ma franchise.

Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour ;

Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.

J'adorais donc Phylis ; et la secrète estime

Que ce divin esprit faisait de notre rime

Me fit devenir poète aussitôt qu'amoureux :

Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux ;

Et bien que maintenant cette belle inhumaine

Traite mon souvenir avec un peu de haine,

Je me trouve toujours en état de l'aimer ;

Je me sens tout ému quand je l'entends nommer,

Et par le doux effet d'une prompte tendresse

Mon cœur sans mon aveu reconnaît sa maîtresse.

Après beaucoup de vœux et de submissions

Un malheur rompt le cours de nos affections ;

Mais, tout mon amour en elle consommée,

Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :

Aussi n'aimais-je plus, et nul objet vainqueur

N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Vous le dirai-je, ami ? tant qu'ont duré nos flammes,

Ma muse également chatouillait nos deux âmes :

Elle avait sur la mienne un absolu pouvoir ;

J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.

Une voix ravissante, ainsi que son visage,

La faisait appeler le phénix de notre âge ;

Et souvent de sa part je me suis vu presser

Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.

Jugez vous-même, Ariste, à cette douce amorce,

Si mon génie était pour épargner sa force :

Cependant mon amour, le père de mes vers,
Le fils du plus bel œil qui fût en l'univers,
A qui désobéir c'était pour moi des crimes,
Jamais en sa faveur n'en put tirer deux rimes :
Tant mon esprit alors, contre moi révolté,
En haine des chansons semblait m'avoir quitté ;
Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie,
Tant avec la musique elle a d'antipathie ;
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour !
Et l'amitié voudrait ce que n'a pu l'amour !
N'y pensez plus, Ariste ; une telle injustice
Exposerait ma muse à son plus grand supplice.
Laissez-la toujours libre, agir suivant son choix,
Céder à son caprice, et s'en faire des lois.

Pierre Corneille (1606-1684)